Prologue

L'espace insulaire méditerranéen, égéen ancien puis dans sa plus large acception territoriale à l'époque romaine, l'espace archipélagique polynésien, délivrent, à travers une masse de représentations, des discours sur l'homme et le monde, sur l'homme en société et des « théories » sur les formations sociales et les pouvoirs légitimés, sur ce **tout** dont l'homme socialisé est un élément inébranlable[1]. Par ce biais, la formation sociale à laquelle l'*homo civicus* appartient, légitime et régénère par des rituels cycliques, ses dieux, le cosmos, l'histoire. La nature et la culture se réfèrent à un *ordo*, un *dharma* qui inscrit l'individu dans les contraintes d'un ordre social et institutionnel donné comme un ordre naturel aimé des dieux. Toutes les sources que nous pourrons investir ancrent la réflexion sur la cohérence interne de la fantasmatique[2], aident à la construction d'un univers social à efficacité symbolique, pertinent, dans un ensemble donné, en particulier celui de la légitimité du pouvoir, mais en liaison avec d'autres sphères d'intervention de la spéculation intellectuelle des hommes : hommes de « *culture* » dans l'Antiquité, hommes de « *nature* » dans les mondes « naturels » polynésiens des temps ancestraux qui passent, eux aussi, par le biais des héros / rois-démiurges à un niveau de « *culture* » ; tous ont largement spéculé sur la théorie des pouvoirs**,** sur la théorie de l'hérédité et le rôle du lignage, référence essentielle.

En effet, les sociétés prises en compte ici produisent des discours, des justifications, avec, quasiment, leur « mode d'emploi » : ce mode d'emploi, il peut être inséré dans des codes juridiques, des institutions élaborées qui assignent à chaque individu sa place dans la société. C'est le cas des sociétés du monde grec et du monde romain où l'écriture devient la référence essentielle. Tout dans la vie des hommes (état-civil, lois, rituels, messages divins), tout est, en quelque sorte, « *biblicisé* », immortalisé par l'écriture. Les sociétés insulaires du triangle polynésien quant à elles, instaurent des pratiques de domination, légitimées à « fleur de peau », comme le marquage tégumentaire qui intervient en tant que partie intégrante de l'exercice du pouvoir, en particulier chez les *Maori* des

[1] Voir aussi Chr. PEREZ, *La Perception de l'insularité dans les mondes méditerranéen ancien et archipélagique polynésien d'avant la découverte missionnaire*, Éditions Publibook Université, Coll. Sciences Humaines et Sociales, Paris, 2005, 430 p.

[2] M. GODELIER, *Horizons, trajets marxistes en anthropologie*, Paris, Maspéro, 1973 a fort bien mis l'accent sur le « caractère fantasmatique des rapports sociaux ».

Marquises et chez les *Maori* de Nouvelle-Zélande[3] ; cette pratique nous introduit au coeur de la ruse de la raison lignagère, qui permet à la structure hiérarchique des sociétés claniques de fonctionner et de se reproduire. Réaction / création fantasmatique de part et d'autre, pratiques communautaires produisant les signes du pouvoir et de l'intégration / exclusion sociale. Mais, tant dans les mondes insulaires méditerranéens anciens, que dans le monde archipélagique polynésien, l'homme est un être « *historique* »[4]. C'est par la création « idéo-logique » que s'accomplissent des nécessités générées par la vie en communauté et la mise au premier plan d'un petit groupe d'« élus » : ***aristoi***, ***eugéneis***, ***optimates***, ***patres***, ***ari'i***, '***arioi***, ***ra'atira***, ***rangatira***, ***tahu'a***… Les hommes de l'Antiquité, les *Maohi / Maori* d'avant l'évangélisation, ont mis en branle des techniques de manipulation de l'ordre cosmique et humain déterminant une conception du monde et de la société. Les Grecs puis les Romains, les Polynésiens, comme tous les groupes humains constitués en société, ont créé des systèmes logiques justifiant des institutions, poliades ou tribales, et des comportements ; ils ont produit des systèmes religieux pour comprendre le monde – monde insulaire en l'occurrence –, pour essayer de maîtriser le surnaturel, pour tenter d'agir sur lui : sorte de « contrat divin de la paix des dieux » dans les mondes antiques ; pratiques magiques de contrôle des forces malfaisantes, rituels de conflits mais qui sont autant de rites de mort, de fertilité, de justification des systèmes de parenté dans le monde océanien polynésien.

Cosmogonies, mythologies sont des systèmes cohérents qui légitiment l'ordre du monde et de la société. Il y a bien longtemps que l'anthropologie politique a mis en valeur l'imbrication du politique et du sacré[5]. Cependant, le monde polynésien laisse apparaître les limites qui entrent dans la définition « classique » de l'exercice du pouvoir. Certes, chez les Polynésiens – les *Maohi* des archipels polynésiens, les *Maori* des grandes terres insulaires néo-zélandaises d'*Aotearoa*, ceux de l'archipel hawai'ien, ceux de *Rapa Nui* –, tout comme dans le monde antique, il y a imbrication du politique et du religieux, homologie entre ordre cosmique et ordre social, interférences entre les stratégies du pouvoir et celles du savoir. Cependant, le triangle polynésien fait encore plus clairement apparaître ce qu'on pourrait

[3] Chr. PEREZ, « Tatouage dans les mondes anciens et tatouage polynésien. Prolégomènes à une problématique d'analyse comparée », *Colloque CORAIL* de Nouméa, *Parole, Communication, Symbole en Océanie*, Paris, L'Harmattan, 1994, en particulier p. 254 *sq*. Le marquage tégumentaire est une forme très particulière de pratique discursive. Il fera l'objet d'une étude comme pratique de discours dans le volume 3 de cette « trilogie » insulaire : *Cultures méditerranéennes anciennes. Cultures du triangle polynésien d'avant la découverte missionnaire. Les formes et les pratiques de discours,* à paraître en 2008 aux EPU.

[4] Au sens conçu par HÉRODOTE, c'est-à-dire un être nécessitant l'investigation, *l'autopsie* (là encore au sens initial, à savoir le fait de voir par soi-même, d'être *histôr*, témoin).

[5] G. BALANDIER, *Anthropologie politique*, 3è éd., Paris, PUF, 1978, en particulier le Chap. V, p. 117-144 consacré aux rapports entre « Religion et Pouvoir ».

appeler un **pouvoir incarné**, le pouvoir de celui qui détient le *mana*[6], énergie immanente, force vive qui s'exprime même dans la parole, et il est tout à fait significatif qu'après le passage des missionnaires, les Polynésiens exaltent désormais le *manahope*, la toute puissance de la parole biblique, celle qui a confisqué tout le *mana* des anciens *tahu'a* et *ari'i*. Ce pouvoir incarné, les prêtres du monde ancien méditerranéen en sont les détenteurs mais, dans le Pacifique austral polynésien, dans une forme davantage magique chez les rois – *arii* – et prêtres – *tahua* – détenteurs de la connaissance, récipiendaires du savoir issu du lignage et des généalogies. Ce pouvoir incarné est ambigu : celui qui le détient exerce une action faste – ou néfaste s'il le désire – sur tout ce qui l'entoure, le pouvoir est en lui, et c'est ce pouvoir – souffle de vie que doit recueillir le fils du roi par inhalation quand son père meurt –, que l'*ari'i* transmet à son fils, *mana* et charismes confondus. Toute sa personne devient alors *tapu*, tout ce qu'il touche par n'importe quelle partie de son corps le devient de même. Il ne peut plus mettre un pied à terre sans rendre le sol *tapu*, donc interdit au reste de la communauté d'où les rituels scrupuleux et compliqués du « portage royal ». Il y a là une spécificité importante à souligner.

FIGURE 1
Pomare I et son fils *Tu* (futur *Pomare II*)[7], *ari'i* de Pare, sur des épaules solides[8] Ils accueillent des missionnaires pour une cession de terrain. À g., s'agenouillant et parlant au nom des souverains, le grand prêtre *Hamanimani*. À dr., assis, le vieux chef *Paita*.

[6] Dont la définition est très complexe : voir Chr. PEREZ, « Fantasmatique égéenne, fantasmatique polynésienne », *Le Pacifique. Odyssée de l'Espèce, Bilan civilisationniste du Grand Océan*, Paris, Klincksieck/Didier, 1996, p. 143 *sq*.

[7] Ou son épouse – sa *vahine* –, selon les sources et les commentaires de cette image.

[8] *Encyclopédie de la Polynésie*, 6, *La Polynésie s'ouvre au monde*, Éditeur Christian Gleizal, p. 44-45. Par convention, cet ouvrage sera désormais indiqué par l'abréviation *EP*. L'intitulé exact des différents volumes utilisés sera développé dans la bibliographie.

Évidemment, ce pouvoir incarné, moins fortement connoté chez les détenteurs des sacerdoces du monde antique, a des implications qui débordent aussi bien la sphère du religieux que celle du politique et dans le monde *maohi* des archipels de la Société, dans le monde *maori* de Nouvelle-Zélande, de l'archipel hawai'ien et de l'île de Pâques, il traduit en même temps la qualité magique de « sorcier cannibale » de celui qui le possède et qui atteint le pouvoir suprême, un « super / supra » *mana*, lorsqu'il s'approprie la substance de celui des autres. Les archipels du triangle plynésien n'ont pas tous pratiqué l'anthropophagie[9], uniquement ceux honorant des dieux de la guerre et de la fécondité – *Ro'o ma Tane* à Tahiti et toutes les autres variantes guerrières du dieu *Tane* dans tous les archipels de la Polynésie, jusqu'aux îles Cook où s'affirme un « impérialisme » de ***Iti*** (Tahiti), ***'Oro*** dans les îles de l'archipel de la Société, ***Tu*** aux Marquises, ***Lono*** dans l'archipel hawai'ien, ***Rongo*** en Nouvelle-Zélande… (guerre et fécondité fonctionnant ensemble)[10]. L'ambiguïté liée au thème de l'anthropophagie est aussi liée à celui de la sorcellerie : on atteint le vrai *mana* en ingérant celui des autres.

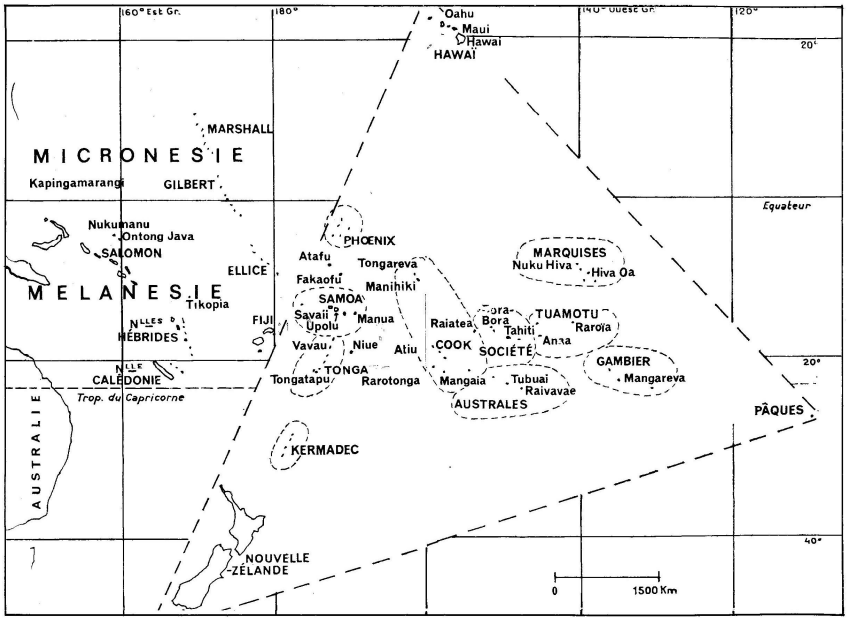

FIGURE 2
Le triangle polynésien

[9] Comme l'île de Rapa aux Australes, dans un autre registre précédemment évoqué, n'a pas pratiqué le tatouage. Un fait « étonnant » remarqué par Eugène CAILLOT, *Histoire de l'île Oparo ou Rapa*, Paris, Leroux, 1932, p. 30 « …chez aucun des deux sexes ».

[10] Chr. PEREZ, « Identités, Différences. Les invariants socio-culturels, enjeux complexes des sociétés anciennes et traditionnelles », *Éducation et Culture*, *Colloque CORAIL*, *Nouméa, novembre 1997*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 45 *sq*.

Mais une autre forme de pouvoir découle directement du premier et l'intègre d'ailleurs tout entier : c'est le pouvoir symbolique[11]. En effet, il est intrinsèque au pouvoir incarné mais il ne peut agir, il peut même devenir malfaisant, si le détenteur du pouvoir n'a pas la légitimité que lui confère l'hérédité ; c'est l'hérédité qui garantit, légitime, justifie la possession de l'objet et du don du pouvoir, mais aussi des biens qui lui sont associés. Le droit, l'aptitude à cet « héritage » par transmission héréditaire peut comporter des dangers puisque même les pouvoirs malfaisants se transmettent par filiation unilinéaire de parent à enfant[12]. L'héritage familial – le pouvoir principalement – est une constante dans les revendications permanentes des *aristoi,* descendants des héros qui sont allés, devant Troie, venger l'honneur des Grecs, parmi lesquels l'un d'eux est l'héritier du pouvoir. L'épopée homérique fournit au *drama* ses personnages, le canevas de ses intrigues ; elle présente les grandes figures des héros d'autrefois comme des modèles dont on exalte les valeurs, les vertus, les hauts faits héroïques. L'homme grec dans la cité classique se découvre, lit son intégration à telle ou telle catégorie sociale, certes, mais surtout son intégration à la communauté des citoyens. Les grands héros de la tragédie légitiment la prééminence de leurs « descendants », parmi lesquels il y a l'héritier des charismes, donc l'héritier du patrimoine et du lignage : en effet, parmi eux, *par hérédité*, la pérennité du lignage s'accomplit car l'un d'entre eux *hérite* des pouvoirs et des charismes du fondateur du clan. De l'autre côté, le choeur symbolise cette communauté de citoyens qui s'enquiert de son « histoire nationale », donnée, par le biais de la théâtralisation, comme authentique[13]. C'est ce qui donne probablement l'explication de ce fait étonnant, à savoir le nombre de cadets des familles candidats aux départ dans les mouvements de colonisation : ces « cadets » deviennent les *oikistai*, parfois tirés au sort parmi plusieurs frères[14], chefs d'expédition que l'on voit consulter les oracles avant le départ et, à l'arrivée, et devenir les *aristoi* dans ce qui va devenir la colonie, la cité-fille indépendante de la cité-mère – la *métropolis* – mais qui récrée aussi à l'identique rituels, institutions, classes sociales, etc. Parfois, il peut s'agir de l'héritier d'un grand lignage aristocratique qui a perdu son « héritage » suite à un crime de sang, comme Archias, issu de la puissante famille des Bacchiades qui dominaient Corinthe[15].

[11] Au sens du *sumbolon* grec, pièce coupée en deux dont la reconstitution doit permettre de se reconnaître. Les deux morceaux du *sumbolon*, reconstitués en un seul, forment un tout efficace.
[12] Exemple de la sorcellerie dans l'analyse de M.-J. BOREL, « La schématisation descriptive : Evans-Pritchard et la magie zandé », *Le discours anthropologique*, Paris, Klincksieck, 1990, p. 208.
[13] *Cf.* J.-P. VERNANT & P. VIDAL-NAQUET, *Mythe et Tragédie. Deux*, Paris, Éditions la Découverte textes à l'appui, 1995, en particulier p. 21 *sq*.
[14] Voir, entre autres, l'exemple de la fondation de Cyrène par Théra évoquée par M.I. FINLEY, *Les premiers temps de la Grèce*, Paris, Champs Flammarion, 1980, p. 118 *sq*.
[15] Cl. MOSSÉ, *La Grèce archaïque d'Homère à Eschyle*, Paris, Seuil, Coll. Points Histoire, p. 84.

Toute usurpation légitime la guerre-sacrifice qui doit rétablir l'ordre – le *dharma* des épopées indiennes[16] comme celle de Râmâ, de Bhârata…, ordre établi conçu comme ordre du monde. Ulysse n'est-il pas dans l'obligation de re-prouver sa légitimité pour reconquérir son royaume en éliminant les prétendants qui menacent son lignage – donc son pouvoir royal – et ont d'ailleurs essayé de tuer son fils, détenteur par l'hérédité des pouvoirs royaux et charismatiques de son père[17] ? Les exemples, dans la mythopoiétique de toutes les civilisations anciennes ne manquent pas[18]. C'est une constante aussi chez les *ari'i* polynésiens pour lesquels les *tahua* récitent inlassablement les litanies des généalogies royales, et cela sans aucune erreur : c'est au prix de leur vie[19]. La disparition d'un roi contamine le royaume entier : elle contraint l'héritier – celui qui par voie de succession hérite du pouvoir royal et va ainsi décontaminer toute la chefferie – à s'éloigner le temps que le corps du défunt soit débarrassé des matières putrescibles, sous un feu nourri, pour hâter la putréfaction. Les restes corrompus sont jetés au large par nuit *tapu*. Les ossements imputrescibles, toujours détenteurs du *mana*, sont entourés de *tapa* et reçoivent les funérailles royales[20].

C'est à ce niveau que joue la sphère des représentations symboliques des objets du pouvoir : **qui détient l'objet détient le pouvoir** ; ce qui explique que la lutte pour le pouvoir concerne certaines familles « postulantes », toujours les mêmes au sein des aristocraties dominantes. Cet objet, réceptacle et instrument du pouvoir, il revêt des formes très diverses : cela peut être la palme symbolique ramenée d'Olympie où l'on s'est « qualifié » ; cela peut être le *To'o***,** pièce de bois taillée

[16] Comme dans le *Mahâbhârata* ou encore le *Râmâyana*. Les analogies sont fort nombreuses entre épopée homérique, épopées du monde indien et épopées babyloniennes. À ce propos J. LINS BRANDAO, « Le mode narratif d'Homère et du *Mahâbhârata* », dans *Inde, Grèce ancienne. Regards croisés en anthropologie de l'espace*, Annales Littéraires de l'Université de Besançon 576, Centre d'Histoire Ancienne 148, Institut Félix Gaffiot 13, Paris, Les Belles Lettres, 1995, p. 139-151.

[17] Le piège qui lui est tendu dans les eaux de la Samée des Roches est tout à fait significatif de cette nécessité de supprimer le lignage pour s'emparer du pouvoir. M.I. FINLEY, *Le monde d'Ulysse*, Seuil, Points Histoire, Paris, 1986, p. 93.

[18] Comme le montrent encore les épopées du monde indien et celles du monde babylonien évoquées *supra*. Mais aussi, le cycle celtique moins connu des *Mabinogion* dont le héros est Pwyll, prince gallois aux moeurs barbares qui apprendra à préserver le « *dharma* », l'ordre établi ; le cycle des *Thuata dé Dänann* où le dieu-roi Nuada mutilé au cours d'un combat perd la légitimité qu'il retrouvera grâce à une prothèse… Georges Dumézil a bien montré la symbolique des mutilations dans la mythologie nordique : Tyr, manchot, Odhin, borgne. À ce propos, voir R. BOYER, « Les principes de la mythologie nordique. Essai de systématisation », *Formation et survie des mythes, Travaux et Mémoires, Colloque de Nanterre, 19-20 avril 1974*, Paris, Les Belles Lettres, 1977, p. 109-124 (en particulier p. 118). Sans oublier l'oeuvre de Virgile quand le mythe devient « histoire nationale ».

[19] Mai ARII de l'Académie Tahitienne, *Généalogies commentées des arii des îles de la Société*, Papeete, Société des Études Océaniennes, 1996, 131 p.

[20] Rite analysé chez les *Maori* hawaïens par S. DUNIS, *Ethnologie d'Hawaï, Homme de la petite eau, femme de la grande eau*, Presses Universitaires Créoles, Centre d'Étude et de Recherche "Anglais Langue étrangère aux Caraïbes" (CERALEC), Paris, L'Harmattan, 1991, p. 350.

dans le *tamanu*[21], enserrée dans de la fibre de coco tressé et souvent décorée à son sommet de plumes rouges et jaunes (couleurs réservées aux chefs et aux dieux) : cet objet symbolique, est déposé par le roi sur le *marae*. Au moment des fêtes qui ponctuent les événements importants que vit toute la communauté, le *to'o* assiste celui qui incarne le pouvoir par l'hérédité ; les dieux viennent alors l'habiter, hors de la vue des hommes, le temps de la fête : toute la communauté prie alors la divinité de venir résider quelques instants dans le sanctuaire. La divinité invoquée ayant investi le *to'o*, il est habillé de nouveaux ornements et reçoit des offrandes. Lorsque les *pahu* (tambours) signalent que la cérémonie est achevée, l'image du dieu tutélaire, cachée au yeux des hommes, regagne dans les mains royales sa maison, son *fare ia manaha* sur le *marae* et la vie peut reprendre, le *rahui* (interdit provisoire) sur toutes les activités humaines étant alors rituellement levé. L'objet sacré détient un pouvoir indifférencié de protection, de sauvegarde de la communauté ; celui qui le détient, incarne un pouvoir plus spécifiquement politique, mais tant qu'il est le dépositaire de l'objet sacré, il assure le maintien de l'ordre. S'il perd son statut de dépositaire, le pouvoir « change de camp ». La vengeance, l'omnipotence familiale désacralisée par la perte du pouvoir incarné, sont une des raisons des guerres tribales quasi permanentes.

Ainsi, le monde méditerranéen grec puis romain, le monde océanien des archipels investis par des peuples maohi / maori, témoignent que l'exercice du pouvoir induit un perpétuel aller et retour entre l'individu et le *cosmos*, l'individu et la formation sociale au sein de laquelle il évolue. Les différents ordres symboliques de représentations des structures du pouvoir sont totalement insérés dans leurs rapports aux structures socio-économiques : leur rôle, dans le fonctionnement de ces structures est en définitive l'objet principal de toute investigation. Fantasmatique égéenne, fantasmatique polynésienne, témoignent de productions intellectuelles qui caractérisent les multiples liaisons entre les représentations individuelles et tous les autres ordres de représentation. La production des hommes, au plan de la fantasmatique est une pratique sociale douée d'efficacité, une pratique des hommes pour à la fois construire, maîtriser, voire dominer le monde. L'étude de cette production implique la définition de sociétés insulaires, celles du monde égéen ancien – une « micronésie » cycladique et égéenne – et le monde archipélagique polynésien-. Cela suppose la prise en compte du mode de fonctionnement des rapports entre des dominants et des dominés, des modes d'approches de/à l'*Autre*, des chocs de cultures qui en découlent.

[21] *Calophyllum inophyllum*. Cet arbre de bois rouge était réservé à la fabrication des idoles. Cet arbre qui pousse de préférence en bord de mer donne un fruit à la pulpe comestible autour d'une noix sphérique. Avec cette noix, on fabrique une huile aux vertus médicinales multiples, en particulier pour soigner les plaies et brûlures. Son bois, aujourd'hui encore, est recherché pour tailler les grandes pièces qui exigent une grande solidité dans la construction des navires. C'est un arbre originaire d'Asie.

Ordre social
&
ordre cosmique